



"LE PAYS DE LIÈGE,  
LES GRECS ET LES ROMAINS"

"LIÈGE SERA MA ROME ET SON PRINCE MON AUGUSTE".  
LE TEMPS DES HUMANISTES.

par

Franz BIERLAIRE  
chargé de cours associé

UNIVERSITE DE LIEGE  
Philologie classique

1982

C7

Conférence faite le 25 septembre 1980 dans une série se rapportant au Millénaire de la Principauté de Liège. Des informations concernant les brochures qui en reproduisent le texte peuvent être obtenues à la Section, Résidence A. Dumont, 32, place du 20-Août, 3e étage; téléphone : 041/42.00.80 - ext. 576 (Bibliothèque).



## "LIEGE SEROIT MA ROME ... " : LE TEMPS DES HUMANISTES

Nous voici donc arrivés à la Renaissance, cette "révolution culturelle" qui commence avec Pétrarque (1304-1374) et se termine avec Juste Lipse (1547-1606). Pétrarque est Florentin, Juste Lipse est Belge; l'un et l'autre vinrent à Liège, mais la Renaissance à Liège ne s'étend pas de Pétrarque à Juste Lipse. Siècle des Médicis pour Florence, le XVe siècle est pour Liège le siècle des malheurs, des guerres franco-bourguignonnes puis civiles, de la ruine et de la destruction. Lorsque le grand courant intellectuel et artistique venu d'Italie atteint les Pays-Bas voisins, Liège reste en marge : les Liégeois avaient d'autres chats à fouetter. Pour que l'Antiquité puisse renaître à Liège, il fallait d'abord que Liège renaisse de ses cendres. Cela a pris du temps. L'esprit de la Renaissance ne commence à se répandre à Liège qu'au début du XVIe siècle, mais très lentement, comme en témoignent les constructions qui subsistent de cette époque : le vaisseau de l'église Saint-Jacques, la collégiale Saint-Martin, le portail du cloître de la cathédrale Saint-Paul, le palais des princes-évêques, la maison située à l'angle du Tournant Saint-Paul, la demeure dite du Seigneur d'Amay, la Halle aux viandes, l'hôtel de Sélys-Longchamps. L'architecture liégeoise s'affranchira de la tradition gothique dans la seconde moitié du XVIe siècle grâce à Lambert Lombard, à qui l'on attribue la façade du porche de l'église Saint-Jacques, la magnifique maison du n° 15 de la rue Saint-Pierre, qui a appartenu à l'humaniste Liévin Torrentius, et l'hôtel de Soer de Solières, à l'angle de la place Saint-Michel et de la rue Haute-Sauvenière. Lombard avait été envoyé en Italie en 1537 par Erard de la Marck pour y acheter des peintures, des statues et des vases antiques destinés à l'ornementation des galeries du palais. Le prince étant mort, l'artiste dut revendre ses acquisitions sur place, mais il revint d'Italie bien décidé à "dépouiller l'art de dessiner et de peindre de sa rudesse et de sa lourdeur barbare pour mettre à sa place les beaux principes de l'Antiquité". Grâce à ce disciple de Vitruve, la Renaissance triomphe enfin à Liège, qui devient presque une nouvelle Rome, si l'on en croit le poète Jean Bosquet. Ce Montois, qui bénéficiait



de la protection du prince-évêque Gérard de Groesbeck écrit en effet : "Liège seroit ma Rome et Groesbeck mon Auguste."

Le compliment est flatteur, pour le prince plus que pour la ville, qui avait été considérée jadis comme l'Athènes du Nord. Liège, d'ailleurs, est-elle vraiment digne de cette comparaison ? Un humaniste a déjà répondu à cette question et son témoignage, bien qu'il date du XIV<sup>e</sup> siècle, mérite d'être retenu. Nul doute en effet que Pétrarque, s'il était revenu à Liège sous le règne de Gérard de Groesbeck, aurait encore qualifié cette ville située loin de l'Italie, aux confins de la Germanie, de "bonne cité barbare". Pétrarque séjourne à Liège au printemps de l'année 1333 et il a la chance d'y retrouver un manuscrit du *Pro Archia* de Cicéron, découverte qui témoigne de la richesse des bibliothèques liégeoises, dont il était d'ailleurs bien conscient. Si Pétrarque vient à Liège, c'est parce qu'il a appris qu'il y trouverait "une bonne provision de livres". Ses espoirs furent comblés au-delà de toute espérance, mais, lorsqu'il demanda de quoi transcrire le texte découvert, le bibliothécaire ne put lui fournir qu'une encre jaunâtre : "Cela va te faire rire, écrit-il à un de ses amis, mais dans cette bonne ville barbare, il me fut très difficile de trouver une sorte d'encre de la couleur du crocus." A l'époque de Pétrarque, l'encre est un produit que l'on ne trouve pas dans le commerce, mais que chaque copiste fabrique lui-même, pour son usage personnel. On ne prête pas sa meilleure encre à un inconnu, et Pétrarque à Liège, en 1333, est un inconnu, à qui l'on donne sans doute le fond d'un encrier. En outre, le père de l'humanisme était peut-être arrivé dans cette bibliothèque peu de temps avant la fermeture, à une heure où les préposés, prêts à plier bagage, se montrent beaucoup moins serviables ...

Les propos tenus par Pétrarque sur Liège ne semblent pas avoir nui à sa réputation. L'humaniste avait des lecteurs à Liège, notamment au XV<sup>e</sup> siècle, si l'on en juge par le nombre relativement important de manuscrits de ses oeuvres conservés dans les anciennes bibliothèques liégeoises. Le premier lecteur de Pétrarque est d'ailleurs un clerc du diocèse de Liège : Louis Sanctus ou plus exactement Lodewijk Heyligen, puisqu'il était né à Beringen, dans la bruyère de Campine, dit Pétrarque, qui préférait l'appeler Socrate. Les deux hommes, qui étaient du même âge, firent



connaissance à Avignon en 1330 : Sanctus devint l'ami intime de Pétrarque, "la seule personne toute puissante sur moi", dit l'humaniste, qui lui a écrit des dizaines de lettres : "Ta gloire sera d'avoir été l'Atticus et le Lucilius de Pétrarque." C'est effectivement l'amitié de Pétrarque qui a tiré ce personnage de l'ombre.

Professeur de solfège formé sans doute à l'école de musique de la cathédrale Saint-Lambert, Sanctus, qui n'a pas exercé ses talents dans notre ville, n'a laissé qu'un petit traité de théorie musicale. Il a aussi recherché, copié et annoté des manuscrits d'auteurs anciens. Aussi peut-il être considéré comme le premier humaniste liégeois, un humaniste liégeois de la partie flamande de la principauté.

Le premier historien humaniste de nos régions, Matthieu Herben, est lui aussi originaire d'une bonne ville flamande de la principauté : Maestricht. Né en 1451, il entreprend le voyage d'Italie à l'âge de dix-huit ans; il fréquente les humanistes italiens et entre au service de Niccolo Perotti, auteur de ce que l'on peut considérer comme la première grammaire latine moderne. A son retour à Maestricht vers 1480, il publiera une adaptation de cette syntaxe à l'intention des élèves de l'Ecole Saint-Servais dont il avait pris la direction. On lui doit aussi une description des antiquités de Maestricht, inspirée de l'ouvrage de Flavio Biondo sur les vestiges archéologiques de Rome. Herben n'a pas fréquenté que des humanistes italiens : hôte du cercle de lettrés réunis à Sponheim autour de l'abbé Jean Irithème, il a rencontré notamment l'humaniste alsacien Sébaastien Brant, l'auteur de la Nef des Fous, cet ouvrage dont les gravures ont peut-être inspiré l'artiste qui a sculpté les chapiteaux des colonnes de la cour du palais des princes-évêques. Humaniste de la première heure, Herben a certainement joué un rôle non négligeable dans la diffusion de l'humanisme, à Maestricht comme à Liège, puisque ce personnage étonnant, mort en 1538, entrera au service du chancelier d'Erard de la Marck, Lambert d'Oupeye, à qui il dédiera d'ailleurs un poème sur la destruction de Liège en 1468.



Un poète néo-latin dort dans chaque humaniste, un poète, mais aussi un pédagogue. "On ne naît pas homme, on le devient", a dit Erasme. L'humanisme est aussi une pédagogie, et l'on ne soulignera jamais assez le rôle joué dans la redécouverte de l'Antiquité par les maîtres des écoles latines. Ces humanistes de second plan ont inculqué patiemment aux écoliers l'amour des auteurs anciens, ils leur ont appris à parler et à écrire un latin correct, puisé aux meilleures sources : nous leur devons les humanités, le plus bel héritage de la pensée antique.

En 1495, des Frères de la Vie Commune sont envoyés de Bois-le-Duc pour ouvrir un collège d'humanités dans le quartier de l'Île, à l'emplacement de la bibliothèque de l'Université. Ancêtres des Jésuites, les Frères de la Vie Commune ou Jérômites sont à cette époque les grands spécialistes de l'enseignement rénové, c'est-à-dire humaniste. Que les fondateurs du collège liégeois soient venus de Bois-le-Duc n'a rien d'étonnant : Bois-le-Duc appartenait alors au diocèse de Liège, un diocèse qui, jusqu'à la création des nouveaux évêchés en 1559, couvre davantage de territoires flamands que de territoires wallons et est fermement orienté vers ses archidiaconés de langue néerlandaise, puisqu'il s'étend de Bouillon à Bergen-op-Zoom, de Nivelles à Ruremonde. La création d'un collège d'humanités, à l'aube du XVI<sup>e</sup> siècle, permet à Liège de renouer avec un passé prestigieux d'enseignement et de culture. Vers 1524, l'école compte plus de 1600 élèves, répartis en huit années d'études : six d'humanités gréco-latines, deux de formation para-universitaire. Les écoliers liégeois forcent l'admiration des voyageurs : "Vous verrez à Liège des enfants de sept ans parlant latin: ceux qui n'ont pas encore atteint leur quatorzième année écrivent si bien en prose et en vers qu'ils semblent capables de rivaliser avec n'importe quel orateur ou poète."

La période de gloire du collège coïncide avec le règne du premier prince moderne de Liège, le cardinal Erard de la Marck (1505-1538). Ce grand prince de la Renaissance, ce second Notger, n'a même pas une rue à son nom dans sa capitale. Il y a certes une rue Lamarck à Liège, mais du nom d'un ancien propriétaire du quartier. Le 21 février 1852, toutefois, la Ville a voulu rattacher



à la dénomination le souvenir d'un des princes les plus célèbres de l'histoire de Liège. A vrai dire, le XVI<sup>e</sup> siècle, qui n'est pourtant pas une période sombre de notre histoire, semble avoir laissé peu de souvenirs dans la mémoire collective des Liégeois. S'il y a une rue Lombard à Liège, elle portait ce nom bien avant la naissance du peintre : on disait alors rue du Lombard, — entendez du banquier lombard. Les savants liégeois du XVI<sup>e</sup> siècle ne sont guère plus gâtés que les artistes. Enfin, on cherchera en vain le nom d'un humaniste sur les plaques de nos rues. Une petite rue porte bien un nom latin, mais c'est celui d'un marchand de canons : Jean Curtius.

On ne parle pas dans nos écoles des humanistes liégeois; on n'y parle que des grands humanistes : Erasme, Thomas More et Juste Lipse, né et mort en Belgique après une brillante carrière internationale de professeur d'Université. Juste Lipse, qui a séjourné à Liège et à Spa, a entretenu des relations suivies avec plusieurs intellectuels de notre ville ; il nous introduira dans le cercle des humanistes liégeois de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Ceux de la première moitié du siècle nous seront présentés par Erasme, qui est venu à Liège, en août 1514, pour y rencontrer un ami qui était malheureusement absent. C'est sans doute sur le compte de la déception qu'il faut mettre le jugement peu aimable porté sur Liège: "La ville m'a plu en ce sens que je n'en aurai quitté aucune avec plus de plaisir."

Ces humanistes peu connus du grand public ont laissé des traces de leur existence : des lettres, des ouvrages savants, mais aussi des choses que l'on peut voir sans entrer dans une bibliothèque. Le souvenir de Torrentius est perpétué par sa maison, qui contenait de quoi rendre jalouse l'Italie elle-même, dit le géographe Abraham Ortelius : des livres rares, dont le catalogue est conservé, des bronzes, des marbres, des vases antiques d'une grandeur inusitée et une collection de monnaies romaines. Un autre humaniste liégeois a donné son nom à une Vierge à l'Enfant en tilleul sculpté et polychromé, la Madone de Bersellius, comme l'indique l'inscription figurant sur une des petites faces du socle.

Entré en religion au monastère bénédictin de Saint-Laurent, en 1501, Pascal de Bierset (Bersellius) passe la majeure partie de sa vie à Liège, sauf en 1518, 1519 et 1520, où il réside à Louvain



pour poursuivre ses études et travailler peut-être comme correcteur dans l'atelier de l'imprimeur Thierry Martens. A Louvain, il devient le familier d'Erasmus, avec deux autres Liégeois : Lambert de Hollogne, élève-serviteur de l'humaniste, et Rutger Rescius, helléniste de Maeseyck employé comme correcteur chez Martens. Ces trois jeunes gens, compatriotes et amis de longue date, méritent de retenir notre attention. Bersellius va jouer un rôle d'intermédiaire dans les relations parfois difficiles entre Erasmus et Erard de la Marck; Lambert de Hollogne porte la responsabilité de la publication d'un des plus célèbres ouvrages d'Erasmus, les Colloques; Rutger Rescius, premier titulaire de la chaire de grec du Collège des Trois Langues, fondé à Louvain, en 1518, à l'initiative d'Erasmus, refusera en 1527 une chaire de grec au Collège de France. Bien qu'il ait été l'élève à Paris du meilleur professeur de grec de son temps, Rescius n'était sans doute pas un très grand helléniste : Erasmus, qui l'appelait son fils, disait de lui qu'il était Graece magis studiosus quam peritus . Successeur de Thierry Martens, Rescius a surtout contribué à la diffusion des textes grecs dont avaient terriblement besoin les candidats hellénistes. En fournissant des matériaux aux étudiants et aux chercheurs, le professeur devenu imprimeur a bien servi la cause de l'humanisme. Ah ! s'il y avait eu un Rescius à Liège ...

Dans notre ville, en effet, il n'y a pas d'imprimeur avant 1558 et le seul texte ancien publié à Liège au XVI<sup>e</sup> siècle est une mauvaise traduction latine du lapidaire orphique, publiée en 1578 par le premier imprimeur liégeois, Walthère Morberius. L'absence d'imprimeurs établis à Liège a nui cruellement à la diffusion de l'humanisme. Lambert de Hollogne a été considéré par certains comme un des premiers imprimeurs liégeois, à cause d'une note marginale imprimée, figurant dans une édition érasmiennne de la Bibliothèque de l'Université de Liège : Holonius Leodiensis typographus qui Colloquia primus formulis excudit . En réalité, il s'est contenté de remettre un mauvais manuscrit de cet ouvrage à l'imprimeur bâlois Jean Froben, qui lui a offert en échange une



place de correcteur dans son atelier. On ignore comment le jeune Liégeois s'était procuré l'inédit d'Erasme. L'ouvrage sera publié immédiatement, sans l'autorisation de l'auteur et à sa grande colère. Erasme finira toutefois par revoir le brouillon rempli de fautes, puis par le récrire entièrement : le petit manuel de conversation latine deviendra les Colloques, un des grands succès de librairie du XVI<sup>e</sup> siècle, et Hollonius sera considéré par ses contemporains comme celui qui avait en quelque sorte obligé Erasme à écrire ce chef-d'oeuvre. C'est le seul titre de gloire de ce personnage, mais il n'est pas mince.

Pascal Berselius, lui, n'a jamais été ni l'élève ni le serviteur d'Erasme, mais il aurait sans doute bien voulu le devenir. En mars 1519, il propose à un ambassadeur français de passage à Liège de porter une lettre à Erasme à Louvain, dans le seul espoir de pouvoir profiter des leçons de grec de l'humaniste, à qui il avait écrit en septembre 1517, de sa cellule de Liège, c'est-à-dire de l'abbaye bénédictine de Saint-Laurent, pour lui demander un catalogue de ses oeuvres et qui, ô miracle, lui avait répondu : "J'ai été trop effronté, Erasme, et trop imprudent, lorsque, ces jours derniers, je me suis permis, chétif moucheron que je suis, d'écrire en m'adressant à toi qui es, je ne dirai pas un si grand surhomme, mais un si grand dieu des lettres. Bien sûr, il n'a pas été convenable, de la part d'une si petite bestiole, d'importuner, d'un si petit rostre, cet homme-là au moment où il se consacrait tout entier à la remise en état d'écrits particulièrement saints; ni non plus de vouloir parvenir à des relations suivies avec celui que tant d'excellents évêques, tant d'excellents rois, tant de brillants professeurs de littérature ne se contentent pas d'applaudir, mais aussi honorent, vénèrent, adorent. Je confesse ma faute et je sais que j'ai mérité les reproches qui en découlent, mais je voudrais que tu l'attribues à un amour qui, aveugle lui-même, a aveuglé un amoureux. Je pensais que n'importe quelle faute commise avec cet amour pour guide serait à tes yeux considérée comme plus légère; et cette intuition ne m'a vraiment pas trompé. Car toi, à titre de châtement, — je veux dire au lieu du silence dont j'avais peur, — tu m'as, dans une mesure plus large, octroyé une récompense, — je veux dire ta bienveillance."



Erasme attendait un service de son admirateur liégeois, qu'il avait choisi comme ambassadeur auprès d'Erard de la Marck : "J'ambitionne d'être connu de ce grand homme que tous louent à l'envi et j'aimerais lui être recommandé." Berselius lui ayant sans doute donné le feu vert, Erasme se décide à écrire à Erard le 13 décembre 1517 : il envoie sa Paraphrase de l'Épître de Saint Paul aux Romains au "révérendissime prélat", le priant d'inscrire Erasme parmi ses protégés, fût-ce au dernier rang. Berselius remettra la lettre et le livre au prince, le 28 décembre 1517 : "Le prince a lu la lettre à haute voix, il a plusieurs fois baisé le cadeau et, dans sa joie, répété le nom d'Erasme. [...] Il n'est à ses yeux rien qui t'égale. Il désire te voir, t'honorer publiquement, non comme un père, mais comme quelque être divin descendu du ciel sur la terre. Il t'écrit pour t'inviter, ne tarde pas." Le 30 décembre, Erard remercie en effet l'humaniste, qu'il connaît de nom et de réputation depuis dix ans, — sans doute a-t-il lu l'Eloge de la Folie, — et il ajoute : "Si tu veux nous faire l'honneur de venir ici, nous estimerons que tu nous as fait un grand plaisir; si tu ne désires pas venir, je m'arrangerai pour aller te voir, afin de pouvoir jouir de ta présence et de ta conversation. Ton meilleur ami, Erard."

Erasme ne viendra pas ou plutôt ne reviendra pas à Liège; il se dérobe, invoquant le mauvais temps, sa santé, ses travaux et, promettant de venir plus tard, il se fait désirer : "Tu souhaites voir de tes yeux un homme que tu connais de réputation depuis longtemps. Oui, la déesse Ossa d'Homère, la Renommée de Virgile, accable Erasme des éloges que tu dis; en me flattant, elle exagère et grossit tout sans que je puisse, ou refuser ce qu'elle m'accorde par tant de voix, ou me tenir à la hauteur de ce qu'elle m'impose. [...] Rien en moi ne mérite d'être vu; tout ce que je suis, c'est dans mes livres que tu le trouveras. Là est le meilleur de moi-même; le reste ne vaut pas un sou."

Sans doute Erasme est-il désappointé de n'avoir rien reçu en remerciement de l'envoi de sa Paraphrase. "Tu me vanter la générosité de ton prince, écrit-il à Berselius; tu as sans doute raison :



une générosité d'esprit incroyable. inouïe et vraiment noble ressort de la lettre qu'il m'a envoyée." Erasme rencontrera plusieurs fois Erard de la Marck, mais jamais à Liège, et il lui fera parvenir plusieurs ouvrages, parfois dans des exemplaires de grande valeur : "J'estimais de grand coeur lui devoir cela après les promesses splendides qu'il m'avait faites à plusieurs reprises. Je n'ai pas à le remercier pour un cadeau d'un sou. Tout ce qu'il a donné tomberait dans l'oeil le plus délicat sans lui faire le moindre mal." L'humaniste a certainement été déçu par un homme qui "ne lui a rien apporté d'autre que de belles paroles." Ah ! si Erasme était venu à Liège ... Il aurait sans doute été comblé de bénéfices ecclésiastiques, comme l'a été sa bête noire, Jérôme Aléandre. Cet humaniste italien, qui deviendra cardinal et archevêque de Brindisi, commence sa carrière comme professeur à l'Université de Paris où il initie aux lettres grecques Guillaume Budé, Rutger Rescius et beaucoup d'autres. Elu recteur en 1513, il entre ensuite au service de l'évêque de Paris et, un an plus tard, il s'attache à Erard de la Marck. Aléandre passera quinze mois de sa vie à Liège, de décembre 1514 à mars 1516. Homme de confiance du prince-évêque, dont il sera le chancelier, c'est-à-dire le premier ministre, il l'aidera à devenir le maître effectif de sa principauté. Envoyé à Rome comme agent d'Erard en mars 1516, il en reviendra comme nonce, chargé de faire mettre à exécution la bulle Exsurge Domine contre Luther. Aléandre n'a pas eu le temps d'exercer ses talents de pédagogue à Liège. Il a sans doute donné quelques leçons au neveu du prince-évêque, Antoine de la Marck, et à Berselius, qui ne manquait aucune occasion de parfaire sa formation d'humaniste.

Berselius a fréquenté les plus grands humanistes de son temps, à l'exception de Thomas More : Erasme, Vivès, Aléandre et même Budé, à qui il a rendu visite à Paris, en août 1534, moins d'un an avant sa mort. Ses préférences allaient évidemment à Erasme, et il n'a pas ménagé sa peine pour lui assurer des appuis financiers. Ses efforts ne semblent pas avoir été couronnés de succès et c'est ce qui explique sans doute le refroidissement de ses relations avec Erasme. Peut-être aussi les idées d'Erasme ont-elles fait de plus en plus peur au bénédictin liégeois. Pourtant, en août 1530, il fera en sorte de prévenir Erasme qu'une perquisition a eu lieu au



collège des Frères de la Vie Commune, que l'inquisiteur Thierry Mezius a confisqué tous ses livres, qu'il en a interdit la lecture à la jeunesse et même aux professeurs et qu'il a menacé les libraires d'une lourde amende s'ils osaient dorénavant importer quelque chose d'Erasme. Parmi les manuels saisis figuraient les Colloques, que les Liégeois n'en continuèrent pas moins à lire, malgré leur mise à l'index : en 1567, l'historien Erard de Falaise n'hésite pas à en citer un passage dans la préface de sa chronique, dédiée au prince Gérard de Groesbeek !

Sous le règne d'Erard de la Marck, Liège n'est pas ce que l'on peut appeler un grand centre intellectuel, mais notre ville est moins "fertile en illettrés" que ne le dit Aléandre. Le prince n'est pas un homme d'étude, mais il est instruit, curieux, intelligent, "ami des belles-lettres et des lettrés", dit Aléandre, qui le félicite de l'élégante latinité de ses missives. Mécène richissime, Erard favorise les artistes et les écrivains; il correspond avec les plus grands humanistes, parfois pour leur signaler l'existence d'un manuscrit classique dans une bibliothèque liégeoise. On ne peut pas reprocher à Erard de la Marck de n'avoir pas su attirer Erasme, mais peut-être de ne pas avoir profité de la présence d'Aléandre à Liège pour promouvoir l'enseignement du grec. Le règne d'Erard de la Marck est celui de la renaissance non pas au mais du pays de Liège. La ville change de visage, les belles-lettres refleurissent comme les violettes qu'Aléandre allait cueillir dès la mi-février dans les collines de la ville, les écoliers parlent de mieux en mieux le latin, car ils font leurs humanités, des Italiens arrivent à Liège, des Liégeois prennent le chemin de l'Italie, les dignitaires ecclésiastiques retrouvent les joies du mécénat. Pour devenir un véritable foyer d'humanisme, sans doute a-t-il manqué à notre ville une université et quelques imprimeurs. Les intellectuels liégeois doivent aller faire leurs études à Paris, Louvain ou Cologne; ils restent souvent dans leur université ou bien ils vont chercher fortune loin de Liège. Un des plus grands théologiens de l'Université de Cologne est Liégeois, mais Arnold de Tongres n'est pas un humaniste : il sera l'adversaire acharné du "phénix des érudits trilingues", l'hébraïsant allemand Jean Reuchlin. Un de ses élèves, l'historien Hubert Thomas, fera



également toute sa carrière à l'étranger, au service de l'électeur palatin. Comme l'a écrit Marie Delcourt, Liège sous Erard est un centre de dispersion autant qu'un foyer d'appel.

Et après Erard de la Marck ? Un érudit liégeois occupe la chaire de rhétorique à Pavie, un autre devient professeur de grec et neuf fois recteur de l'Université de Louvain. Quant à l'auteur de la mauvaise traduction du lapidaire orphique, il enseigne le grec à l'Université d'Ingolstadt. Les successeurs d'Erard de la Marck continuent de protéger les intellectuels et les savants, comme en témoignent les nombreux ouvrages qui leur sont dédiés. Ils s'entourent de fins lettrés, qui participent au gouvernement de la principauté, mais ces conseillers sont souvent des Liégeois d'adoption, comme le Gantois Liévin Torrentius ou Van der Beken et le Brugeois Dominique Lampson.

Torrentius a passé trente ans de sa vie à Liège. D'abord conseiller de Robert de Berghes, il deviendra vicaire-général et archidiacre de Brabant. Il quittera Liège en 1587 pour occuper le siège épiscopal d'Anvers. Homme d'Eglise zélé et consciencieux, il a joué un rôle important dans la création des nouveaux évêchés et il a beaucoup fait pour la fondation à Liège d'un collège de Jésuites, allant même jusqu'à céder une de ses maisons à la Compagnie. Torrentius est aussi un humaniste, à qui l'on doit une édition de Suétone et des commentaires sur Horace. Abraham Ortelius, Juste Lipse, Christophe Plantin ont été les hôtes de cette personnalité marquante du diocèse de Liège.

Meilleur ami de Torrentius, Dominique Lampson n'est pas un ecclésiastique mais un laïc, aux multiples talents. Peintre, il a fréquenté l'académie de Lambert Lombard, dont il sera le biographe; historien de l'art, il a correspondu avec les plus grands artistes de son temps. Remarquable polyglotte, ce "Flamand de Bruges", - c'est ainsi qu'il signait ses lettres, - a collaboré à une traduction française des sonnets de Pétrarque et il a composé des poèmes en grec comme en latin. Lampson, lui aussi, est un ami de Juste Lipse, son plus vieil ami de Liège, avec un autre Liégeois d'adoption, ami d'enfance et d'étude de Torrentius, Charles Langius.



Ce chanoine de Saint-Lambert, originaire de Cassel, a consacré ses loisirs à l'étude des auteurs anciens, dont il possédait de nombreux manuscrits : on lui doit notamment des éditions annotées de plusieurs dialogues de Cicéron et des comédies de Plaute. C'est lui qui donne la réplique à Juste Lipse dans l'oeuvre maîtresse de ce dernier, le dialogue sur La Constance de 1584. La conversation entre les deux amis est censée avoir eu lieu en 1571. Lipse, fuyant son pays, où sévit le duc d'Albe, s'arrête à Liège pour saluer ses amis, en particulier Langius, "le meilleur et le plus savant des Belges". Lipse est découragé, abattu; son pays souffre cruellement, et il souffre pour lui. Langius va réconforter Lipse, lui donner une leçon de constance et de résignation. Commencé en début d'après-midi, dans le vestibule de la maison du chanoine, interrompu le soir pour permettre aux deux amis d'aller dîner chez Torrentius, l'entretien se poursuit le lendemain matin dans le jardin que Langius possédait sur les bords de Meuse.

Ce n'est évidemment pas Langius qui inspira à Lipse les thèses stoïciennes qui composent le dialogue sur La Constance, et il serait bien hasardeux d'affirmer que le chanoine a eu une influence déterminante sur l'humanisme de son illustre ami. Il reste que la réussite du livre naît du renversement des rôles : ce n'est pas Lipse qui parle comme Sénèque, mais son aîné Langius; Lipse écoute, cherche à comprendre, à se persuader, à trouver la consolation. L'ouvrage est une leçon de morale stoïcienne, mais aussi une leçon d'amitié dans un jardin.

"Comment, dit Juste Lipse, ne pas aimer une ville où je suis tant aimé ?" Ses amis liégeois, l'humaniste les a mis en scène et leur a donné la parole dans son Polyorçeticon, dialogue sur les machines de guerre des Anciens publié à Anvers en 1596 avec une dédicace au prince-évêque Ernest de Bavière. Cet ouvrage très technique, illustré de gravures qui sont peut-être dues à Dominique Lampson, est aussi le récit d'une promenade dans la campagne liégeoise :

"Que dire, mes amis, sinon que vous êtes protégés par trois divinités : Pomone, déesse des fruits, Cérès, déesse de l'agriculture, Bacchus, dieu du vin; et j'oublie Vulcain, qui possède un atelier sous la colline. Que de richesses visibles ! Que de richesses cachées ! Et que vous manque-t-il, sinon la conscience de votre bonheur ?"



Les conversations du Polyorcteticon ont peut-être eu lieu pendant le second séjour de Lipse dans le pays de Liège, en 1591-1592, vingt ans après sa brève visite à Langius. Pendant ces vingt années, Lipse avait beaucoup voyagé, notamment dans des régions passées à la Réforme; cet ancien élève des Jésuites avait été considéré comme luthérien lorsqu'il avait accepté une chaire à Iéna, puis comme calviniste, lorsqu'il était devenu professeur et même recteur de l'Université de Leyde. Pour rentrer dans sa patrie après ses longs séjours en pays réformé et même ennemi, il avait à la fois besoin d'un certificat d'orthodoxie et du pardon de son roi, Philippe II. Il obtint l'un et l'autre pendant son séjour au pays de Liège et put ainsi enseigner à l'Université de Louvain dès 1592.

Le séjour de Lipse au pays de Liège est en quelque sorte un séjour au purgatoire, une occasion de faire le point et de se refaire une santé dans le calme de la Fagne spadoise, où il arrive à la fin du mois de mai 1591. Il quittera Spa au milieu de l'année suivante, mais il y reviendra en 1595, tant il appréciait les vertus thérapeutiques des sources carbo-gazeuses de la station thermale : "Spa bienfaisant, dit-il, à qui je dois d'espérer encore, de vivre, de me livrer à l'étude." Lorsqu'il se sent mieux, le curiste rend grâce à la nymphe salutaire qui lui a conservé sa muse et son génie; mais si sa santé se dégrade, c'est aussi la nymphe qu'il rend responsable. Les souscriptions de ses lettres permettent de suivre l'évolution de sa santé : Aquis Spadanis, si cela va bien; Aquis ambiguis, si cela va mal; Aquis iterum melioribus, si cela va mieux. Pendant son séjour à Spa, Lipse écrit de nombreuses lettres, notamment à ses amis liégeois, qui tentent de l'attirer à Liège pour pouvoir jouir de sa présence. Lipse viendra à plusieurs reprises dans notre ville, qu'il trouvait toutefois trop grande et trop fréquentée. Il a songé un moment à s'installer à Tongres ou à Saint-Trond, villes plus petites et surtout plus proches de son Brabant natal. En fait, Lipse aspirait à rentrer chez lui, dans son pays : "Deux choses me retiennent ici, dit-il à ses amis liégeois, votre amitié et l'eau de vos sources [...]. Mais je n'ignore pas ce que je dois à ma patrie, et que cette ville est pour moi une sorte d'auberge, mais pas ma maison." Ernest de Bavière aussi aurait bien voulu que Juste Lipse demeure à Liège, et il était prêt à y mettre le prix. Aussi le Polyorcteticon peut-il être considéré comme un hommage de reconnaissance et de fidélité au prince-évêque



ainsi qu'un témoignage d'amitié envers le petit cercle qui avait retenu et encouragé Lipse à Liège.

Parmi les amis liégeois de Lipse figurent aussi Jacques Carondelet et Arnold Wachtendonck. Issu d'une famille illustre qui a toujours protégé les lettrés, le chancelier Carondelet rappelle volontiers qu'un de ses ancêtres a été le mécène d'Erasmus et qu'un autre a reçu des mains de l'humaniste italien Aeneas Sylvius un manuscrit du poète Horace, qu'il tient à la disposition de tous les érudits. Carondelet collectionne les souvenirs de l'Antiquité : "J'ai beaucoup de choses qui concernent les belles-lettres", écrit-il à son ancien condisciple Juste Lipse, dont il dévore les écrits : "Je peux difficilement laisser tomber un de tes livres; bien plus, leur lecture me captive tellement que je néglige certaines affaires importantes." Arnold Wachtendonck possède lui aussi une collection de médailles et de manuscrits. Doyen de la collégiale Saint-Martin, il passe son temps à recopier des inscriptions latines, notamment à l'intention du géographe Ortelius, qui le considère comme le plus grand spécialiste liégeois de l'Antiquité, après Torrentius.

Carondelet, Wachtendonck et leurs amis sont-ils des humanistes ? Oui, sans doute, comme on en rencontre beaucoup à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : passionnés de l'Antiquité, bibliophiles, numismates, philologues, poètes de cour dont les exercices de style n'ont aucune portée sociale. Nous sommes à l'époque où Montaigne écrit son essai sur "le pédantisme", où l'humanisme est à la recherche d'un second souffle qu'il ne trouvera pas.

Liège au XVI<sup>e</sup> siècle n'est ni Rome ni la seconde Rome, comme le proclame un vers de Torrentius. C'est une ville où l'esprit de la Renaissance s'est répandu lentement, y développant l'amour de l'Antiquité et des auteurs anciens, comme dans beaucoup d'autres villes, ni plus ni moins. Liège n'a donné naissance à aucun grand humaniste, mais Rotterdam, si Erasmus n'y avait pas vu le jour, pourrait-elle pavoiser ? Les deux villes sont jumelées et notre rue de la Paix vient d'être rebaptisée rue de Rotterdam. Permettez-moi d'y voir un signe, celui de la colombe, la colombe de la paix



que fut Erasme, et d'émettre le vœu que l'on ajoute le nom du prince des humanistes sur la plaque ! Pour Juste Lipse, je ne demande rien : Ernest de Bavière a suffisamment dédommagé ce buveur d'eau en lui offrant un collier en or avec son portrait sur une médaille. Ce grand Belge du XVI<sup>e</sup> siècle considérerait qu'à Liège il se trouvait à l'étranger : la Belgique est décidément bien jeune, elle n'a que 150 ans. Notre Pays de Liège, lui, a un passé millénaire. C'est à ce millénaire que je dois d'être devant vous ce soir. Vive donc les anniversaires !

#### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE SOMMAIRE

- J. PURAYE, La Renaissance des études au Pays de Liège au XVI<sup>e</sup> siècle, Liège, 1949.
- J. IJSEWIJN, The Coming of Humanism to the Low Countries, dans Iter Italicum, p. 193-301, Leyde, 1975.
- J. HOYUUX, Pétrarque à Liège, dans Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège, n° 192, p. 1-12, Liège, 1976.
- A. WELKENHUYSEN, Louis Sanctus de Beringen, ami de Pétrarque, dans "Sapientiae Doctrina". Mélanges de théologie et de littérature médiévales offerts à Dom Hildebrand Bascour, p. 386-427, Louvain, 1980.
- H.H.E. WOUTERS, Matheus Herbenus Traiectensis, een humanist van het eerste uur, dans Grensland en Bruggenhoofd (du même auteur), p. 77-156, Assen, 1970.
- L.-E. HALKIN, L'humanisme en terre wallonne, dans La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres, arts, culture, t. 2, p. 25-30, Bruxelles, 1978.
- L.-E. HALKIN, Le mécénat d'Erard de la Marck, dans La Vie wallonne, t. 54, p. 7-39, Liège, 1980.
- L.-E. HALKIN, Erasme de Rotterdam et Erard de la Marck, dans Hommages à la Wallonie, p. 237-252, Bruxelles, 1981.
- J. HOYUUX, Le carnet de voyage de Jérôme Aléandre en France et à Liège (1510-1516), Bruxelles-Rome, 1969.
- R. HOVEN, Cicéron, Pline le Jeune et l'enseignement liégeois au début du XVI<sup>e</sup> siècle, dans Leodium, t. 53, p. 33-41, Liège, 1966.



- R. HOVEN, Lüttich. Domus sancti Hieronimi, dans Monasticon Fratrum Vitae Communis, t. 1, p. 91-99, Bruxelles, 1977.
- R. HOVEN, Enseignement du grec et livres scolaires dans les anciens Pays-Bas et la principauté de Liège de 1483 à 1600, dans Gutenberg-Jahrbuch, p. 78-86, Mayence, 1979 et p. 118-126, Mayence, 1980.
- R. HOVEN, Antoine de la Marck, dédicataire d'Erasmus, d'Amerot et de Gonthier d'Andernach, dans Leodium, t. 57, p. 5-17, Liège, 1970.
- M. DELCOURT et J. HOYOUN, Documents inédits sur le Collège liégeois des Jérômites (1524-1526), dans Annuaire d'histoire liégeoise, t. 5, p. 933-979, Liège, 1957.
- M. DELCOURT, Humanisme et Renaissance au XVI<sup>e</sup> siècle, dans Liège et l'Occident, p. 233-241, Liège, 1958.
- D. VAN DEN AUWEELE et G. TOURNOY, Notes sur la tradition manuscrite des "Annales" d'Hubert Thomas Leodius, dans Archives et bibliothèques de Belgique, t. 50, p. 104-139, Bruxelles, 1979.
- L. TORRENTIUS, Correspondance (1583-1595), éd. par M. DELCOURT et J. HOYOUN, 3 vol., Liège, 1950-1954.
- J. PURAYE, Dominique Lampson, humaniste (1532-1599), Liège, 1950.
- J. HOYOUN, Le jardin de Langius et l'horticulture liégeoise au XVI<sup>e</sup> siècle, dans Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège, n° 103, p. 241-244, Liège, 1953.
- A. BODY, Juste Lipse aux eaux de Spa (1591-1595), dans Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. 14, p. 277-292, Liège, 1978.
- S. SUÉ, Justus Lipsius op de teruweg, 2 vol. dactylographiés, Bruxelles, 1974 (édition critique de la correspondance de l'année 1591).

On consultera également avec profit les catalogues des expositions:

- Lambert Lombard et son temps, Liège, 1966.
- Le livre scolaire au temps d'Erasmus et des humanistes, Liège, 1966.
- Liège : ses bons métiers, ses premiers imprimeurs, Liège, 1980.







